

il a su mieux que lui saisir les secrets de la vie errante.

A 8 heures, notre canot laisse le Saint-Maurice, pour entrer dans la rivière de Coucoucache. A un mille plus haut s'élève le poste. Le pavillon flotte au sommet du mât, nous le saluons par les strophes de l'*Ave Maris stella*. Le bourgeois, M. Reynolds, est au quai, pour recevoir Sa Grandeur : déjà, par une lettre envoyée en avant, il a invité gracieusement tout le cortège épiscopal à descendre chez lui. Nous montons à la maison, où Mme Reynolds nous a préparé un bon souper, une bonne chambre et un bon lit. Le Père veille aux soins de sa mission ; la veillée au salon est charmante, la conversation agréable ; onze heures viennent à propos, apporter le sommeil à nos paupières.

*Mercredi, 20 juillet.*—Le nom de *Coucoucache*, s'il faut en croire la tradition, serait encore un des tristes souvenirs que les Iroquois ont semés par ces forêts. Vers 1660, ces fiers et cruels guerriers, devenus tout puissants par la dispersion des Hurons, portèrent leurs armes sur le Saint-Maurice ; ils y anéantirent la nation des Ecureuils et détruisirent en grande partie celle des Attikamèques. Il paraît qu'un jour ils se cachèrent à l'embouchure de la Coucoucache, et pour attirer leurs ennemis dans un piège, ils imitèrent le cri du coucou. Les Attikamèques pensèrent que c'était une retraite, une *wache* de coucous ; ils s'y portèrent sans défiance pour faire la chasse ; mais ces vilains coucous firent des chasseurs un sanglant carnage. De *Coucoukwache*, il n'y a pas loin, surtout pour une bouche française, à Coucoucache.

Le réfectoire est converti en chapelle ; vingt-cinq personnes, y compris notre équipage, assistent à la messe. Un canadien, M. Rouillard, reçoit la confirmation : la plus jeune des enfants de M. Reynolds, âgée de seize mois, est baptisée par Monseigneur. Alexis fait la prière en algonquin. Sept fidèles s'approchent de la table eucharistique. Cette maison a bien reçu le premier pasteur de ce vicariat, cette maison est inondée des grâces du ciel, qu'elle en conserve longtemps les parfums, et que, sous ses douces influences, elle voie naître, grandir et mûrir les fruits des meilleures prospérités.

FIN DU JOURNAL DE M. PROULX.